La première et la dernière recette : Ulysse

par John Berger (1991)

J'ai navigué dans *Ulysse* de James Joyce pour la première fois quand j'avais quatorze ans.[1] J'utilise le terme *naviguer* au lieu de *lire* car, comme son titre nous le rappelle, le livre est comme un océan ; vous ne le lisez pas, vous y naviguez.

Comme bien des gens qui ont eu une enfance solitaire, j'avais vers l'âge de quatorze ans une imagination qui était déjà adulte, prête à prendre la mer ; c'est l'expérience qui lui manquait. J'avais déjà lu *Portrait de l'artiste en jeune homme* et son titre était le titre honorifique que je me donnais au cours de mes rêveries. Une sorte d'alibi ou de carte de marin — à donner, quand on me mettait au défi, aux gens plus âgés ou à leurs agents.

C'était l'hiver 1940-1941. Joyce était en fait en train de mourir d'un ulcère du duodénum à Zurich. Mais ça, je ne le savais pas à l'époque. Je ne pensais pas à lui comme à un mortel. Je savais à quoi il ressemblait et même qu'il souffrait de problèmes de vision, je ne le voyais pas comme un dieu, mais je

[1] Ce texte a été publié dans John Berger, *Selected essays*, sous la direction de Geoff Dyer, Vintage International, 2003

le sentais, à travers ses mots, à travers ses circonvolutions interminables, comme quelqu'un d'éternel. Et donc peu enclin à mourir.

Le livre m'avait été offert par un ami qui était un maître d'école subversif. Arthur Stowe qu'il s'appelait. Stowbird que je l'appelais. Je lui dois tout. C'est lui qui avait tendu le bras et m'avait offert d'attraper sa main pour que je puisse grimper et sortir du sous-sol où j'avais été élevé, un sous-sol de conventions, de tabous, de règles, *d'idées reçues**, d'inter-dits, de peurs, où personne n'osait questionner quoi que ce fut et où tout le monde se servait de son courage — car du courage, ils en avaient — à se soumettre, peu importe à quoi, sans se plaindre.

Il s'agissait d'une édition française en anglais publiée par Shakespeare and Company. Stowbird l'avait acheté à Paris au cours du dernier voyage qu'il y fit avant que la guerre n'éclate en 1939. Il avait coutume de porter un long imperméable et un béret noir achetés au même moment.

Quand il me donna le livre, je croyais qu'il était illégal en Angleterre d'en détenir un exemplaire. En fait, ce n'était plus le cas (cela l'avait été), je me trompais. Cependant, l'« illégalité » du livre était pour moi, qui avait quatorze ans, une qualité littéraire marquée. Et là, sans doute, ne me trompais-je pas. J'étais convaincu que la légalité était un prétexte arbitraire. Nécessaire au contrat social, indispensable à la survie de la société mais tournant le dos à l'essentiel de l'expérience vécue. Je savais cela d'instinct et quand je lus le livre pour la première fois, j'en vins à apprécier avec une excitation croissante qu'à son illégalité supposée en tant qu'objet correspondait, encore davantage, l'illégitimité des vies et des âmes de l'épopée qu'il contenait.

---

* En français dans le texte

Pendant que je lisais le livre, la Bataille d'Angleterre faisait rage dans le ciel au-dessus de la côte sud et de Londres. Le pays attendait l'invasion. Rien n'était sûr quant à l'avenir. Entre mes jambes, je devenais un homme, mais il était tout à fait possible que je ne vive pas assez longtemps pour découvrir ce que c'était que la vie. Et bien sûr, je ne le savais pas. Et bien sûr, je ne croyais pas ce que l'on me racontait — que ce soit dans les cours d'histoire, à la radio ou au sous-sol.

Tous leurs discours étaient trop peu de chose pour ajouter à l'immensité de ce que je ne savais pas et de ce que je n'aurais peut-être jamais. Pas *Ulysse*, cependant. Ce livre avait cette immensité. Il n'y prétendait guère ; il en était imprégné, elle coulait en lui. Comparer le livre à un océan a encore une fois un sens : n'est-il pas en effet le plus liquide des livres jamais écrits ?

J'étais sur le point d'écrire : il y avait bien des parties, au cours de cette première lecture que je ne comprenais pas. Mais c'est encore faux. Je n'en comprenais aucune. Et il n'y avait pas une seule ligne qui ne me fît la même promesse : la promesse que tout au fond, sous les mots, sous les faux-semblants, sous les affirmations et les jugement moraux éternels, sous les opinions et les leçons, et les forfanteries et les hypocrisies de tous les jours, les vies des adultes, hommes et femmes, étaient faites de cette même étoffe que le livre : quelques abats saupoudrés de particules de divin. La recette, la première et la dernière !

Même à un si jeune âge, je reconnaissais la prodigieuse érudition de Joyce. Il était, en un sens, le Savoir incarné. Mais le Savoir sans solennité, qui lance la toque et tombe la toge pour devenir espiègle et jongleur. (Comme j'écris sur lui, quelque chose du rythme de ses mots anime encore ma plume.) Ce qui fut peut-être plus significatif encore pour moi à cette époque, c'est la compagnie avec laquelle son savoir me laissa : la compagnie de ce qui n'est pas important, de ceux qui

sont pour toujours en dehors de la scène, la compagnie des publicains et des pêcheurs, selon les termes de la Bible, la basse compagnie. *Ulysse* est plein du dédain de ceux que l'on représente à l'égard de ceux qui prétendent (à tort) les représenter, et rempli des tendres ironies de ceux que l'on dit (à tort) perdus !

Et il ne s'arrêta pas là — cet homme qui me racontait la vie que je n'allais peut-être jamais vivre, cet homme qui ne parla jamais de haut à quelqu'un et qui reste pour moi, à ce jour, l'exemple même du véritable adulte, c'est-à-dire de celui qui, parce qu'il a accepté la vie, est intime avec elle — cet homme ne s'est pas arrêté là, parce que son *penchant** pour ce qui est en bas le conduisit à garder le même genre de compagnie à l'intérieur de chacun de ses personnages : il fut à l'écoute de leurs estomacs, de leurs douleurs, de leurs tumescences : il entendit leurs premières impressions, leurs pensées non censurées, leurs errances, leurs prières sans mots, leurs grognements insolents, la poussée de leurs fantasmes. Et plus attentivement il écoutait ce que presque personne n'avait écouté avant lui, plus riche devenait l'offrande de la vie.

Un jour de l'automne 1941, mon père qui avait dû me surveiller avec anxiété depuis quelque temps, décida de vérifier les livres qui se trouvaient sur l'étagère près de mon lit. Ceci étant fait, il en confisqua cinq — y compris *Ulysse*. Il me dit le soir même ce qu'il avait fait et il ajouta qu'il les avait enfermés dans le coffre de son bureau ! À cette époque-là, il faisait un travail de guerre important pour le gouvernement sur comment augmenter la production dans les usines. J'eus une vision de mon *Ulysse* enfermé sous des dossiers de secrets d'État portant la mention *Hautement confidentiel*.

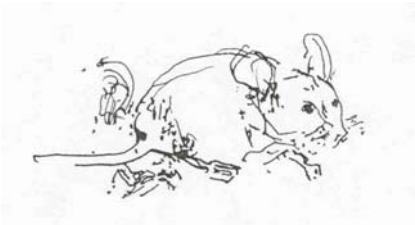
J'étais furieux comme on peut l'être seulement quand on a quatorze ans. Je refusai de comparer la souffrance de mon

* En français dans le texte

père — comme il me le demandait — à la mienne. Je fis un portrait de lui — c'est à ce jour le plus grand format de toile que j'aie réalisé — où je lui donnai un air diabolique, aux couleurs de Méphistophélès. Malgré ma colère non contenue, je ne pus m'empêcher quand même de me rendre compte de quelque chose d'autre : si l'histoire des livres confisqués et du père craignant pour l'âme de son fils et du coffre de marque Chubb et des dossiers d'État étaient sortis directement des livres confisqués en question, elle aurait été racontée avec équanimité et sans haine.

Aujourd'hui, cinquante ans après, je continue à vivre la vie à laquelle Joyce a tant fait pour me préparer, et je suis devenu écrivain. Ce fut lui qui me montra, avant que je ne sache quoi que ce soit, que la littérature n'a rien à voir avec toutes hiérarchies et que séparer le fait et l'imagination, l'événement et le sentiment, le protagoniste et le narrateur, c'est rester sur la terre ferme, ne jamais prendre la mer.

> Noyées sous le flot qui enfle il voit les algues se tordre, s'élever alanguies et balancer des bras troussant leurs jupons à contrecœur, dans l'eau chuchotante elles balancent et emplissent d'émoi les timides frondes d'argent. Jour après jour : nuit après nuit : soulevées, noyées, laissées en rade. Seigneur, elles sont lasses : et soupirent au premier chuchotement. Saint Ambroise les entendit, soupirs de feuilles et de vagues, qui attendent et attendent encore de goûter la plénitude de leur temps, *diebus ac noctibus iniurias patiens ingemiscit*. À nulle fin rassemblées : pour rien relâchées ensuite, emportées de l'avant par le flux, puis ramenées : navette de la lune. Lasse elle aussi à la vue des amants, des hommes jouisseurs, d'une femme dénudée brillant parmi sa cour, elle relève à grand peine son piège aquatique.



Traduction Véronique Dassas